

Devenir père en situation de pauvreté

Étude exploratoire qualitative*

Francine ALLARD et Lise BINET
Direction de santé publique de Québec
Régie régionale de la santé et des services sociaux de Québec
avec la collaboration de
Marc BERGERON, Jocelyn LINDSAY et Carl LACHARITÉ

On ne sait pratiquement rien de l'expérience de paternité chez les hommes vivant en milieu défavorisé. Les recherches ont plutôt démontré les effets désastreux de leur « absence » sur le développement des enfants. Il est temps d'essayer de comprendre ce que vivent ces hommes et que signifie l'enfant pour eux.

P.A. Lévesque, Colloque « Père à part entière », 1994.

INTRODUCTION

Les auteurs du *Québec fou de ses enfants* dénonçaient, en 1991, l'absence des hommes auprès de leurs enfants et leur démission dans leur rôle parental. Depuis plus de 25 ans, l'importance du rôle du père sur le développement cognitif et social des enfants est reconnue par le milieu scientifique. Plus récemment, dans le cadre des Priorités nationales de santé publique, la valorisation et la promotion de l'engagement paternel

* Cette étude a été réalisée grâce à une subvention du ministère de la Santé et des Services sociaux et de la Régie régionale de la santé et des services sociaux de Québec dans le cadre du Programme de subventions en santé publique pour projets d'étude et d'évaluation (PSSP)-1999-2000. Le devis de recherche a été accepté par le Comité d'éthique de la recherche clinique du CHUL, octobre 2000.

ont été identifiées comme des objectifs à atteindre pour le développement et l'adaptation sociale des enfants et des jeunes (*Priorités nationales de santé publique 1997-2002*).

Cependant, la paternité en milieu défavorisé et plus spécifiquement l'engagement paternel sont peu connus (Lewis, 1997 ; Turcotte, 1994). Lorsque la paternité en situation de pauvreté est étudiée, c'est plus souvent à partir du point de vue des mères ou des intervenants et sous l'angle des déficits et de la « toxicité ». À l'instar de Lévesque (1994), Lacharité (1998) insiste sur la nécessité de mieux comprendre comment s'exerce et se manifeste l'engagement paternel en milieu défavorisé, afin de dégager les repères à partir desquels il serait possible de l'évaluer avec plus de justesse.

Le questionnement autour de l'engagement paternel dans les familles ayant des difficultés importantes s'articule souvent autour de repères qui proviennent principalement de ce que vivent les familles de la classe moyenne. Être un père engagé signifie certaines choses pour les parents de cette classe et peut signifier autres choses pour les parents défavorisés et ayant une histoire familiale différente. (Lacharité et Lachance, 1998, p. 146)

La présente recherche se propose d'explorer la paternité en situation de pauvreté et de précarité d'emploi, à partir des pères eux-mêmes, selon deux axes. En décrivant d'une part comment la pauvreté affecte la paternité et les stratégies mises en œuvre par les pères pour y faire face et, d'autre part, comment ces derniers vivent leur paternité au quotidien et s'impliquent auprès de leurs jeunes enfants. Une quinzaine d'entretiens sont réalisés auprès d'hommes pauvres et sans travail, récemment père de leur premier enfant. Les résultats présentés dans le cadre de cet article correspondent au premier axe de la recherche.

Il est possible qu'ils suscitent chez les intervenants une réflexion sur leurs pratiques auprès des familles démunies, qu'ils contribuent à une meilleure compréhension des obstacles auxquels se heurtent les pères en milieu défavorisé et à une vigilance accrue pour les soutenir dans leur engagement parental. Le but ultime étant de réduire la double pauvreté trop fréquente chez les enfants défavorisés : pauvreté économique et absence de père.

QUELQUES ÉLÉMENTS DE PROBLÉMATIQUE

La pauvreté chez les enfants et leurs parents

Au Québec, en 1998, près de 3 nourrissons sur 10 (28 %) vivaient dans un ménage dont le revenu était inférieur aux seuils de faible revenu (ELDEQ, 2000). Selon Haan (1989), le lien entre le niveau socio-économique et la santé est l'une des plus profondes et des plus constantes

observations jamais faites en santé publique (Colin *et al.*, 1992, p. 216). Les conséquences de la pauvreté chez les enfants sont en effet très bien documentées (Aber *et al.*, 1997). On observe notamment chez les enfants pauvres une forte incidence de prématurité, d'insuffisance de poids à la naissance, de malnutrition, d'accidents, d'infections, de retards de langage, de problèmes de santé mentale et un taux de mortalité plus élevé (Seccombe, 2000 ; Halpern, 1993). Comparés aux autres enfants, les enfants défavorisés sont proportionnellement plus nombreux à être victimes de négligence et de mauvais traitements, à présenter des troubles de comportement, à avoir des échecs scolaires et à abandonner leurs études (Bouchard, 1989 ; Steinhauer, 1995).

Par ailleurs, la pauvreté, par le stress, l'insécurité et la détresse qu'elle engendre chez les parents, peut miner grandement leur santé physique et mentale, affecter leur dignité et leurs conduites parentales. La précarité des conditions de vie, mobilisant quotidiennement toute leur énergie, met ainsi à rude épreuve la patience et la disponibilité des parents. Le cumul de plusieurs facteurs de stress est reconnu comme un contexte propice au développement de situations de négligence et d'abus (*Politique de périnatalité du Québec*, 1991). De nombreuses études ont démontré le lien significatif entre le statut économique des familles et le taux de plaintes fondées pour abus ou négligence envers les enfants (Bouchard, 1989).

La paternité, la pauvreté et la précarité d'emploi

Malgré l'ampleur des effets de la pauvreté sur les enfants et les familles, on constate que l'impact de la pauvreté sur la paternité reste peu étudié. Citons néanmoins quelques résultats de recherches sur le sujet. En 1967, Liebow, dans une étude qualitative notoire auprès de noirs défavorisés, a décrit comment se développe chez les pères vivant dans la pauvreté le sentiment d'être incapables de pourvoir à leurs enfants, qui progressivement conduit à leur désengagement ultime. « Certains hommes se dissocient eux-mêmes de leurs familles en partie parce qu'ils ne peuvent plus faire face au rappel quotidien de leur incapacité à pourvoir à leurs enfants » (Erickson *et al.*, 1991). Plus récemment, des chercheurs se sont intéressés au rôle du père défavorisé et à sa contribution au développement de l'enfant. Après avoir mené une étude longitudinale sur l'implication paternelle en milieu défavorisé, Harris et Marmen (1996) rapportent que le père joue, pour son enfant, un rôle protecteur important contre les adversités liées à la pauvreté, quoique dans une moindre mesure que la mère. D'autres ont étudié les liens entre l'engagement du père en milieu défavorisé et la négligence envers les enfants. Selon ces derniers, la seule présence du père ne suffit pas pour réduire la négligence envers les enfants ;

le sentiment de compétence parentale du père défavorisé et la nature de son engagement semblent par ailleurs déterminants (Dubowitz *et al.*, 2000 ; Black, 1997).

Ouellet et Goulet (1998) ont exploré la paternité d'hommes habitant les quartiers les plus défavorisés de Montréal. Les analyses préliminaires des entretiens ont révélé notamment une enfance dans l'instabilité et la violence et un désir d'être différent de leur propre père. Enfin, pour ces hommes en extrême pauvreté, devenir un bon père semble être le projet auquel ils se raccrochent. Cette préoccupation allant de pair avec celle de s'insérer dans la société en menant une vie d'honnêtes citoyens et de travailleurs.

D'autres études ont abordé les effets de la précarité ou de la perte d'emploi sur la paternité. Les pères sans travail, en plus de disposer d'un faible revenu, sont privés d'un rôle social qui constitue l'un des principaux repères identitaires dans nos sociétés (Comité de la santé mentale, 2000 ; Boulté, 1995). Malgré les transformations récentes de la paternité, le fait d'être *pourvoyeur* demeure une des dimensions socialement valorisées de la paternité (Dulac, 1993). De plus, il semble que le fait d'être sans emploi ait un impact négatif plus grand chez les pères que chez les mères (McLoyd [1989], dans Fagan, 2000).

Après avoir réalisé une recension d'écrits sur les effets du chômage sur les conduites parentales, Jones (1990, 1991) relève que, pour les enfants, les gains potentiels d'une plus grande disponibilité des pères chômeurs risquent d'être réduits par le stress généré par l'absence de travail. Ainsi lorsque le père est soumis à diverses sources de stress, l'augmentation du nombre d'heures en présence des enfants pourrait constituer un facteur de risque de mauvais traitements envers ces derniers. On constate que les hauts niveaux de non-emploi des hommes sont corrélés de façon significative avec les mauvais traitements envers les enfants (Gillham *et al.* [1998], dans Seccombe, 2000, p. 1105).

Donc, il y a 10 ans, Lévesque (1994) s'interrogeait sur la façon dont les hommes, amputés de leur rôle de pourvoyeur et de l'accès à la vie publique, vivaient leur paternité. L'étude se situe dans le prolongement de ce questionnement. Plus précisément, la recherche est structurée autour de la question suivante : Comment les hommes vivant dans une situation de pauvreté économique et exclus du marché du travail assument-ils leur paternité ?

LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

L'approche et les notions théoriques

D'entrée de jeu, situons l'approche qui a guidé l'étude, soit celle de considérer les pères comme sujets de leur propre vie, ainsi que les notions théoriques utilisées comme repères pour aborder la paternité et l'engagement paternel.

Considérer les pères comme sujets de leur propre vie – Nous avons privilégié une approche qui s'inscrit dans le mouvement d'*empowerment* et qui s'inspire des théories centrées sur le *sujet* et la *notion de projet*. Ces théories proposent que l'individu puisse, en se distanciant, rechercher les conditions qui vont lui permettre de devenir l'acteur de sa propre histoire. Pour reprendre les termes de Gaulejac : « L'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet » (1999, p. 11). Quant à la notion de *projet*, elle renvoie à quelque chose qui relève à la fois du sens et de l'action (Boutinet, 1989). Permettant d'aller de l'avant, en traçant une direction, le projet mobilise la personne vers une réalisation éventuelle générée par sa propre histoire (René *et al.*, 1999).

La pauvreté : plusieurs composantes – Considérant que la pauvreté ne se réduit pas à la seule composante économique, Castel (1994) la définit comme le résultat d'un processus à la conjonction de deux axes : l'intégration par le travail et l'insertion dans un tissu de relations sociales et familiales. Pour lui, l'ensemble des ruptures d'appartenance et des échecs à constituer des liens dans la société devient la *désaffiliation*. Par ailleurs, l'intégration au marché du travail comporte aussi une composante identitaire. En effet, celui qui est sans travail se voit privé d'un rôle professionnel qui constitue dans nos sociétés l'un des principaux repères identitaires. Selon Boulte (1995), l'identité est ce qui permet à l'individu de se situer, de se repérer, de savoir qui il est, de donner sens à son existence et d'être suffisamment assuré de lui-même pour entrer en relation avec autrui.

Ainsi, nous avons choisi délibérément de traiter la situation de pauvreté comme un élément actif de la réalité quotidienne des pères plutôt que de la considérer comme une toile de fond du sujet à l'étude. Il est possible de penser que les pères vivant en situation de pauvreté et sans emploi se distinguent selon leur intégration dans des réseaux familiaux et sociaux, leur sentiment d'exclusion, leur image de soi et enfin leur perception d'être ou non en mesure de devenir sujet de leur vie ou de leur paternité. Malgré le poids de la pauvreté économique et de l'exclusion du marché du travail, nous croyons par ailleurs que le vécu des pères ne s'y

réduit pas. D'où l'importance de décrire les *façons plurielles* d'agir et de penser des pères, sans les rabattre trop rapidement sur les a priori normatifs issus de la classe moyenne.

L'engagement paternel – Le concept le plus couramment utilisé dans les études scientifiques (Marsiglio *et al.*, 2000) pour décrire la notion d'*engagement paternel (involvement)* est celui proposé par Lamb (1986). Ce concept regroupe trois dimensions : 1) le temps consacré par le père aux interactions directes avec l'enfant, de nature ludique, affective, sociale, etc. ; 2) la disponibilité du père à l'enfant ; 3) la responsabilité assumée par le père dans le soin et l'éducation des enfants et dans le partage des tâches parentales. Certains auteurs, dont Palkovitz (1997), considèrent réductrice cette conception de l'engagement paternel. Ils réclament une reconstruction du concept de manière à y inclure un plus grand éventail d'activités réalisées par les pères et qui influencent la vie de leur enfant. En plus d'attirer l'attention sur des dimensions négligées de l'implication paternelle, cet auteur dénonce l'idée que le modèle d'engagement paternel puisse être conçu sans tenir compte de la culture, ni de la classe sociale.

Plusieurs facteurs associés ou déterminants à l'engagement paternel ont été recensés (Turcotte, 1994). Citons les principaux : 1) que le père valorise l'importance du rôle du père, 2) qu'il se sente compétent dans l'exercice de son rôle, 3) qu'il vive une relation conjugale stable ou satisfaisante, 4) qu'il concilie travail-famille, 5) que la mère valorise le rôle du père et le soutienne activement dans son engagement et 6) qu'elle ait des aspirations professionnelles ou un travail rémunéré. Ayant été identifiés en prenant comme références les pères travailleurs appartenant davantage aux classes moyennes, certains déterminants ne s'appliquent pas aux pères sans travail. Ce qui n'exclut pas, chez ces derniers, la présence d'autres facteurs favorisant l'engagement paternel. En fait, on dispose de peu de connaissances sur la manière dont, en milieu de pauvreté, s'articule la paternité et se manifeste l'engagement paternel (Lacharité, 1998).

Sans discuter davantage, dans le cadre de cet article, du concept d'engagement paternel, nous retiendrons cependant de Palkovitz (1997) la nécessité de ne pas fermer trop rapidement la liste des codes ou des catégories de classification se rapportant à l'engagement paternel. Cette prudence méthodologique est nécessaire pour ne pas enfermer les propos des pères défavorisés dans une théorie préconçue de l'engagement paternel et nous permet en outre de rendre compte des variations socioculturelles.

Les questions et objectifs de recherche

La principale question de la recherche est la suivante : Comment les hommes vivant en situation de pauvreté économique et exclus du marché du travail assument-ils leur paternité ? Pour y répondre, nous l'avons scindée en deux sous-questions. La première : Comment la situation de pauvreté et de précarité d'emploi affecte la paternité ? La seconde : Dans ce contexte, comment s'exerce l'engagement des pères envers leur jeune enfant au quotidien ?

Le premier axe de recherche vise à comprendre les stratégies mises en œuvre par les pères pour s'adapter, se débrouiller dans un contexte de pauvreté et décrire les assises à partir desquelles ils construisent leur paternité et leur engagement. Alors que le second se propose d'explorer l'univers domestique et de décrire notamment comment le père interagit avec son enfant, participe aux soins et aux tâches domestiques et vit avec sa conjointe une coparentalité, en mettant en lumière les éléments qui semblent faciliter ou, au contraire, faire obstacle à son engagement parental. Le présent article ne présente que les résultats du premier axe.

La population à l'étude

L'objectif n'est pas de répertorier les opinions de l'ensemble des pères défavorisés mais d'étudier la paternité en misant sur une proximité entre le père et l'enfant dans un contexte hautement vulnérable. La population à l'étude présente les caractéristiques suivantes : hommes défavorisés et sans emploi, pères biologiques d'un premier enfant âgé de moins de trois ans, vivant avec la mère de l'enfant et ce dernier, résidant sur le territoire du CLSC-CHSLD Basse-Ville-Limoilou-Vanier de la ville de Québec. Les participants à l'étude sont considérés des informateurs clés du phénomène individuel et social de la paternité en situation de pauvreté. « L'individu est pris comme échantillon de son groupe d'appartenance et c'est à partir des anecdotes, des moindres événements qui émaillent sa quotidienneté que l'on tente d'appréhender ce qu'il partage avec d'autres » (LeGall, 1987, p. 35).

Les tableaux suivants résument les critères d'inclusion et d'exclusion ainsi que les raisons ayant motivé ces choix.

Critères d'inclusion

<i>Pères défavorisés et sans emploi</i>	Malgré le fait que la pauvreté touche également les petits salariés, l'étude ne cible que les pères sans emploi. Le but étant de comprendre comment la pauvreté économique et l'absence de statut de travailleur influencent la paternité.
<i>Pères biologiques d'un premier enfant</i>	Les pères ont tendance à s'impliquer davantage auprès de leurs enfants biologiques qu'auprès de ceux avec qui ils n'ont pas de « liens de sang » (Marsiglio, 1999). La naissance du premier enfant provoque chez les parents, notamment chez le père, des bouleversements exigeant de multiples adaptations.
<i>Enfant âgé de moins de 3 ans</i>	Les deux premières années de l'enfant, déterminantes pour le développement du lien d'attachement, sont une période de grande vulnérabilité pour les mauvais traitements. Le risque des enfants de moins de trois ans d'être victimes de mauvais traitements est nettement plus élevé, comparés aux autres enfants (0-18 ans). Le taux de mortalité imputable aux mauvais traitements est très élevé à cet âge (Mrazek, 1993). Enfin, cette période constitue une fenêtre d'intervention auprès des familles défavorisées (Programme Naître égaux - Grandir en santé ; Programme Jeunes Parents, etc.).
<i>Unité où cohabitent le père, la mère et l'enfant de moins de 3 ans</i>	Parmi la géométrie variable et possible d'unités familiales, nous avons opté pour celle qui offre l'opportunité d'explorer plusieurs dimensions de l'engagement paternel dont la coparentalité qui en est un déterminant important.
<i>Résidant sur le territoire du CLSC-CHSLD Basse-Ville-Limoilou-Vanier de la ville de Québec</i>	Ce choix est motivé par : a) les hauts taux de défavorisation, b) la concentration d'organismes ayant accepté de collaborer au recrutement, c) l'accès à un service d'aide et de soutien pour les pères participants (considérations éthiques).

Critères d'exclusion

<i>Pères d'enfant de très petit poids, souffrant de déficiences ou de graves problèmes de santé</i>	Afin de privilégier le point de vue de pères ordinaires, ceux qui vivaient des situations extrêmes susceptibles de modifier grandement la relation avec leur enfant ainsi que l'organisation de la vie quotidienne ont été exclus de l'échantillon.
<i>Pères connus pour avoir de graves difficultés parentales, des problèmes de santé mentale ou de toxicomanie</i>	Afin de privilégier le point de vue de pères ordinaires, ceux qui provenaient du réseau de la santé mentale ou de celui de la Protection de la jeunesse ont été exclus de l'échantillon.

Le recrutement

L'identification des pères répondant aux critères mentionnés a reposé sur une stratégie de recrutement diversifiée faisant appel à : a) la collaboration d'intervenants d'organismes du territoire retenu : trois ressources communautaires pour les familles, deux organismes d'intégration sociale, un organisme d'aide alimentaire, deux Centres de la petite enfance et les deux équipes Famille enfance jeunesse du CLSC, b) l'utilisation d'affiches, c) la référence « boule de neige » par les pères participants.

L'entretien individuel

La technique d'entrevue individuelle semi-directive a été retenue comme étant la plus appropriée, car elle permet d'amener le sujet interviewé à raconter son expérience. Entre novembre 2000 et janvier 2001, une entrevue d'environ 90 minutes a été menée auprès de chacun des 15 pères recrutés dont les prénoms fictifs sont : Carl, Pat, Alex, Bob, Guy, Yves, Mathieu, Ugo, Martin, Eric, Simon, Marc, Kevin, Sylvain et Tony. Les pères recevaient une compensation de 20 \$ pour leur participation.

Les entrevues ont été enregistrées et retranscrites intégralement. Considérant les contraintes de temps et de budget, la qualité et la variété des entretiens biographiques obtenus auprès de ces pères ont permis de conclure que les objectifs de la recherche pouvaient être atteints par l'analyse de ce matériel. Les participants ont choisi le lieu de l'entrevue : huit ont opté pour leur domicile, sept autres ont préféré les locaux de l'organisme recruteur. Chaque père a signé un formulaire de consentement lui assurant la confidentialité de ses propos, précisant que les chercheurs étaient soumis à la Loi de la protection de la jeunesse et l'informant de la disponibilité de services professionnels d'aide et de soutien appropriés et gratuits. À l'aide de pictogrammes, les participants ont été informés des aspects de leur expérience de la paternité que l'on souhaitait aborder : l'aspect économique et la position par rapport au travail ; la relation avec l'enfant ; les soins et les tâches concrètes ; la relation avec la conjointe comme autre parent ; l'aide et le soutien et les questions générales. Toutes les entrevues ont débuté par la même question : « As-tu choisi d'être père ? » Par la suite, l'échange s'est déroulé d'une manière flexible, mais contrôlée par des questions ouvertes et par une écoute attentive.

L'analyse de contenu

Une première lecture globale et annotée de la version retranscrite des 15 entretiens biographiques a été suivie d'une procédure de décodage consistant à repérer des unités sémantiques, à les relier entre elles, puis à

les constituer en thèmes. La grille d'analyse a ensuite été appliquée à l'ensemble des données textuelles. L'analyse exige une réduction du contenu des entrevues ne permettant pas de rendre compte de la cohérence singulière et de la totalité de chacune des expériences de paternité. Comme le souligne Kaufmann (1996, p. 18) : « Tout entretien est d'une richesse sans fond et d'une complexité infinie, dont il est impossible de pouvoir rendre compte totalement. Quelle que soit la technique, l'analyse de contenu est une réduction et une interprétation du contenu et non une restitution de son intégralité ou de sa vérité cachée. » Ainsi, pour dépasser la simple juxtaposition d'histoires individuelles, la réduction du contenu a été privilégiée au profit de la cohérence thématique entre les entretiens.

Pour favoriser une prise de recul et une position critique des chercheurs face aux données ainsi qu'une meilleure compréhension du phénomène, l'analyse de contenu des entretiens ne s'est pas faite en vase clos. Le repérage des unités sémantiques et des thèmes a été réalisé par les deux chercheurs. Par la suite, l'analyse progressive et itérative des résultats ainsi que leur interprétation ont été réalisées en équipe. Enfin, pour accroître la qualité des résultats, une partie de l'analyse des données a reposé sur l'identification de cas contrastants, extrêmes ou contradictoires. Comme le soulignent Huberman et Miles (1991, p. 432), « l'examen des différences est très révélateur [...]. Le cas atypique est l'allié du chercheur, il permet de tester et de renforcer le résultat principal, et protège contre les biais d'échantillonnage ».

LE PROFIL DES PÈRES RENCONTRÉS EN ENTREVUE

Les 15 pères rencontrés constituent à la fois un groupe homogène et diversifié. Leur homogénéité tient aux critères appliqués lors du recrutement : *a)* ils vivent en situation de pauvreté économique ; *b)* aucun n'occupe un emploi régulier au moment de l'entretien : 13 sont prestataires d'aide sociale, un reçoit des prestations d'assurance-emploi et un vit d'un revenu de travail irrégulier sans revenu assuré ; *c)* tous sont pères d'un enfant de moins de 3 ans ; *d)* tous cohabitent avec leur conjointe et leur enfant sur le territoire desservi par le CLSC-CHSLD Basse-Ville-Limoilou-Vanier. Enfin, leurs enfants biologiques se distribuent également selon le sexe.

Par contre, ils se distinguent par *a)* leur âge, *b)* leur niveau de scolarité et *c)* leur type de famille. Au moment de l'entrevue, les pères sont âgés entre 19 et 34 ans (médiane à 23 ans) et leurs conjointes entre 18 et 32 ans (médiane à 20 ans). Dans la majorité des couples (10), les pères sont

plus âgés que leur conjointe de deux ans et moins. Les pères plus âgés (six) ont un niveau de scolarisation plus élevé. Tous ont complété leurs études secondaires ou détiennent un diplôme d'études professionnelles (DEP). En général, les jeunes pères (neuf) sont très peu scolarisés ; deux seulement ont atteint un niveau de scolarisation similaire aux pères plus âgés. Les pères rencontrés avaient tous au moins un enfant de moins de trois ans. Cependant, trois avaient déjà deux enfants de cet âge et quatre vivaient avec des conjointes qui avaient déjà un ou des enfants d'unions antérieures.

RÉSULTATS : LES STRATÉGIES DÉPLOYÉES PAR LES PÈRES POUR FAIRE FACE À LA PAUVRETÉ

L'analyse des entretiens révèle que, selon les pères, la pauvreté et l'exclusion du marché du travail posent trois catégories d'obstacles à la paternité : a) manquer d'argent, b) occuper une position sociale peu valorisée et peu valorisante, c) être pauvre de son propre père. Dans l'ensemble, les pères ont développé différentes stratégies pour surmonter chacun de ces obstacles.

Être père et manquer d'argent

Tous les pères rencontrés disposent de ressources financières très limitées. Pour la plupart d'entre eux, les revenus mensuels proviennent des prestations d'aide sociale en début de mois et vers le 20 du mois, des allocations familiales. Il se dégage de l'analyse des entretiens quatre principales stratégies développées par les pères pour subvenir aux besoins matériels de l'enfant et s'approprier le rôle de pourvoyeur.

Faire gérer le budget par le conjoint le moins gaspilleux

Le modèle le plus fréquemment rapporté par les pères est le suivant : gestion du budget familial par un seul des deux conjoints : celui qui semble avoir le plus d'aptitude en la matière, dont *l'argent ne brûle pas les poches, le moins gaspilleux* et à qui l'autre conjoint accorde sa confiance. Ce mode de gestion repose sur une entente entre les conjoints. Tony explique :

C'est ma conjointe qui gère l'argent. Je sais que le loyer va être payé, je sais que tout va être payé, je me casse pas la tête avec ça, ça va être fait. Tandis que moi quand j'étais plus jeune, je coupais tout le temps un petit peu, j'en enlevais un petit peu et j'arrivais pas. Là j'aime autant lui faire confiance parce que je sais qu'elle est de confiance.

Carl ajoute : *C'est sûr que pour ça elle me laisse carte blanche et, moi, je m'organise pour qu'on arrive.* Ce type de gestion semble procurer un sentiment de sécurité à la famille.

Établir des priorités de dépenses

Les deux principales priorités de dépenses sont : avoir un toit sur la tête et subvenir aux besoins de l'enfant. Le montant alloué au logement et la qualité de ce dernier semblent varier selon qu'il s'agisse d'un HLM (habitation à loyer modique) ou d'un logement loué sur le marché privé. Alors que certains pères vivent dans un HLM, la majorité réside dans un logement loué sur le marché privé. Quelques-uns expriment la crainte de se retrouver dans la rue. Simon dit : *Nous autres aussitôt qu'on a le chèque, la première affaire qu'on fait, on paye le loyer. On se dit c'est plus important d'avoir un toit que de se ramasser dans la rue du jour au lendemain avec un enfant. Si on manque de bouffe, il y a des places pour ça.*

Par ailleurs, selon Alex : *On peut toujours arriver à nourrir son enfant, mais il faut avoir des priorités serrées. Il faut que tout tourne autour de l'enfant. Lorsque le loyer, les couches, le lait et la nourriture de base de la famille sont payés, le portefeuille est quasiment vide. Sauf pour la sortie mensuelle au restaurant qui semble constituer une dépense incontournable associée à un plaisir en famille, il y a peu de luxe. Simon raconte : On se gâte le premier, on va tout le temps au restaurant le premier, ça c'est officiel, mais durant le mois on mange ce que l'on a chez nous. Carl ajoute : Il faut qu'on ait de la discipline. On peut pas dire on part sur la go ce mois-ci ou quelque chose comme ça. Même si on voulait, on pourrait pas.*

Accepter de se priver

La privation nécessaire peut néanmoins entraîner de la frustration personnelle et même des conflits dans le couple. Guy note : *Les mois viennent vite. [...] tout l'argent passe uniquement pour notre survie. Sylvain ajoute : J'aime bien ça dépenser. Dans le temps, je me gardais tout le temps de l'argent pour m'acheter un morceau, pour évoluer dans mes affaires. Là, je peux plus, je suis comme pogné... c'est ça des fois qui fait des chicanes.*

Même si on réussit à boucler le budget, ne jamais avoir d'argent d'avance pour faire face aux imprévus est source d'inquiétude et de stress pour la majorité des pères, en plus de les empêcher de faire des projets. Pat explique :

Sur l'aide sociale, t'es tout le temps au bout de tes réserves, tu peux pas t'en faire des réserves, c'est impossible [...] J'ai des problèmes d'impatience dans les moments de stress [...] juste le stress accumulé des fois, ça fait péter les plombs. On veut pas, mais des fois c'est plus fort que nous autres les nerfs. Je crie, pas après le bébé [...] mais je vais dire à ma blonde, fait quelque chose le bébé crie, c'est tannant. Je devrais pas, mais comme je dis, c'est le stress accumulé et toutes les affaires qu'on se casse la tête.

Être discipliné et tout faire pour s'en sortir

Il faut éviter d'emprunter, car le prochain chèque sera déjà amputé ; éviter de prêter de l'argent, car on risque soi-même d'en manquer ; éviter de s'endetter. Kevin ne voit pas de moyens pour s'en sortir : *d'un mois à l'autre, d'un chèque à l'autre, c'est tout le temps la même affaire qui recommence. C'est une roue qui tourne pour nous ramener à la même christie de place tout le temps.*

Pour tenir le coup, il faut aussi : a) tolérer les comptes en retard, quitte à se faire parfois couper le téléphone, b) faire appel à des ressources d'aide pour obtenir de la nourriture lorsque, à la fin du mois, il manque l'essentiel, ce qui ne semble pas évident en raison de la gêne ressentie, c) faire des petits travaux contre une rémunération chaque fois que l'occasion se présente : peinture, ménage, déménagement, tatouage, etc., d) courir les spéciaux hebdomadaires dans les épiceries, e) idéalement ne pas fumer, ne pas prendre d'alcool ou, du moins, acheter le lait avant la bière, f) vêtir les enfants de vêtements usagés encore en bon état, parfois donnés ou acquis dans des comptoirs, g) développer de « petits trucs » pour réussir à garder une réserve de petite monnaie pour la fin du mois.

Pour conclure, presque tous les pères disent se sentir responsables du bien-être matériel de leur enfant. Cette responsabilité comporte une obligation morale « *comme père, je dois le faire* » qui les incite à poser des gestes. Ainsi ils gèrent leur pauvreté de façon à être, à leurs yeux, des pères responsables. Lorsqu'ils réussissent malgré les contraintes financières à avoir des enfants bien nourris et qui ne mangent pas toujours la même chose, ils en ressentent une grande fierté, d'autant plus que certains cuisinent les repas. Se référant à une situation particulière, Simon raconte : *Je fonçais autrement dit pour pas qu'ils manquent de rien. Moi, je m'en crissais de manquer de quelque chose, que ce soit de pas manger une journée, je m'en serais crissé ben raide, mais c'était ma blonde et ma fille. Fallait qu'eux autres y mangent.*

Être père et occuper une position sociale dévalorisée et dévalorisante

Ils sont pauvres, ne travaillent pas, vivent du *bien-être social* et ils sont pères. Certains disent lire dans le regard des autres leur statut social inférieur et sans valeur. Sylvain refuse de prendre l'autobus avec sa fille, de peur de sentir la réprobation dans les yeux des autres. Il explique s'être *fait des murs* pour se protéger de ses blessures d'enfance. Mais dans sa nouvelle situation de père, *j'ai pas pu faire de murs avec ça, j'ai pas réussi*

à faire de murs. Comment faire face à cette image négative de soi associée à leur position sociale ? Dans l'ensemble, les pères ont décrit les quatre stratégies suivantes :

S'inscrire à une formation qualifiante ou tout faire pour travailler

L'entrée dans la paternité semble correspondre à une période de motivation à joindre le marché du travail. La moitié des hommes rencontrés se sont inscrits à un programme de formation permettant d'accroître leur qualification. Parmi eux, certains se sont inscrits à un programme de scolarisation, d'autres ont complété leur formation mais sont toujours sans travail, poursuivent un programme de formation professionnelle de niveau secondaire ou pensent, après un refus, entreprendre d'autres démarches.

Les propos tenus par Éric permettent de comprendre le rapport entre l'entrée dans la paternité et la motivation de se tourner vers le marché du travail : *T'as une obligation, il faut que tu lui donnes une vie, il faut que tu lui mettes de quoi sous les pieds. Juste ça, c'est assez spécial à vivre, je pensais pas que ça faisait ça. Ça a donné un gros coup. Il poursuit en racontant qu'au début, il s'est fait prendre les culottes à terre : il n'y avait plus de lait et plus d'argent et il a dû faire des démarches pour en obtenir.*

J'ai recommencé mes études, je viens de recommencer. J'avais jamais pensé recommencer mes études avant. J'avais eu beaucoup d'échecs. Mais là, j'ai vu que j'avais quelque chose à la maison. J'ai ma copine qui m'aime beaucoup et je l'adore et mon bébé aussi. Quand j'ai vu ça, justement quand on a manqué de lait [...] J'ai dit à ma copine, je vais recommencer l'école [...] j'ai fait des pieds et des mains, j'ai essayé de m'en aller en cuisine d'établissement. [...] Un peu plus loin. Je me suis engagé en lui donnant la vie à le faire vivre, à le nourrir jusqu'à ses 18 ans à peu de choses près et je me suis rendu compte que j'ai pas assez d'argent pour le faire vivre [...]. C'est juste la fierté de dire, je travaille, j'ai offert ça à mon garçon.

De son côté, Guy considère *faire tout son possible pour travailler*, mais il sent parfois le découragement l'envahir :

Ça va déboucher, il faut persister, là je vais aller reporter encore d'autres CV, je vais appliquer dans d'autres endroits [...] Je fais tout ce qui est possible, je peux pas faire plus [...] C'est mon fils qui est le but, le but premier [...] Ce qui pourrait plus m'aider, ça serait peut-être un ouvrage à temps plein, c'est sûr ça, un ouvrage, pas besoin de gagner le million, mais au moins un peu plus de quoi avec un salaire fixe [...]

Adopter une position critique face au marché du travail

Certains pères, même s'ils sont critiques au regard du monde du travail, ne veulent pas demeurer sans emploi. Lorsqu'ils ont travaillé, certains disent avoir eu l'impression d'être exploité. D'autres savent bien, en raison de leur faible scolarité, qu'ils ne gagneront jamais un salaire élevé. Néanmoins, ils aspirent à faire quelque chose qui leur plaise. Toutefois, cela leur semble difficile, voire impossible dans l'état actuel du marché de l'emploi.

S'intégrer socialement pour freiner le processus de disqualification sociale

Quelques pères ont choisi de se valoriser en s'intégrant dans d'autres milieux. Deux exemples, ceux de Carl et de Sylvain, illustrent comment l'intégration sociale permet aux pères de développer une image positive d'eux-mêmes, en leur offrant l'occasion de tisser des liens dont leur enfant bénéficie directement ou indirectement.

Carl s'occupe bénévolement d'une troupe de danse dans un organisme communautaire. Il valorise le milieu artistique et aspire à s'y faire une place. Ce rôle l'occupe quotidiennement et ainsi structure l'organisation de ses journées. Malgré le fait qu'il soit sans travail, il affirme que la troupe *ça le remonte [...] même si c'est pas une grosse job payante, au moins ça marche* et il dit faire ce qu'il aime. Sa conjointe et sa fille sont aussi intégrées à diverses activités de la troupe. Malgré son jeune âge, cette dernière y trouve l'occasion d'expérimenter la danse, ce qui suscite la fierté du père.

Quant à Sylvain, membre d'un club de boxe, il considère cette activité essentielle pour plusieurs raisons. D'abord, elle occupe son temps : *S'il y avait pas la boxe le soir, je serais déprimé, je ferais un down. Il faut que je sente que j'ai travaillé ma journée, que je me sente valorisé sinon...* Puis, il associe l'entraînement à un travail et à un investissement pour l'avenir – il aspire à améliorer la situation financière de sa famille en devenant boxeur professionnel – il assimile la prestation d'aide sociale à une subvention pour s'entraîner.

C'est de même qu'il faut penser sinon c'est décourageant : tu vas changer le chèque, c'est l'argent des autres, c'est de même que tu te sens, tu te sens mal dans ta peau, t'as honte d'aller le changer. Au moins, en pensant que j'ai boxé, l'argent tu le sais que t'as fait de quoi pour. Une paie que t'as du gouvernement qui te subventionne. C'est de même qu'il faut que je fasse, sinon ben je me sens pas ben dans ma peau.

Enfin, ce père considère les gens du club comme étant *positifs* ; il est plus à l'aise de parler de sa fille avec eux qu'avec d'autres. D'autres pères se sont intégrés dans des organismes communautaires ou militent pour la défense des droits. Ces derniers disent qu'ainsi ils ne sont pas *seulement des assistés*.

Voir dans la paternité un moyen d'intégration sociale

La dernière stratégie consiste à investir symboliquement leur entrée dans la paternité en se donnant l'occasion de devenir « adulte ». Cette transformation permet de percevoir *autrement* le regard que les autres portent sur soi. Tony raconte :

Je me sens plus homme quand je me promène dans la rue, je ne me vois pas en genre de petit tripeux qui se promène, qui cruise les filles, mais je me vois en tant que père [...] je me dis, je suis dans la game moi avec, je suis rendu dans la game de la vraie vie, je suis plus juste un jeune qui se promène. Cet homme croit, comme d'autres, que les employeurs potentiels le prendront plus au sérieux maintenant qu'il est père : Quand tu cherches du travail ou quand tu parles avec quelqu'un, les gens te prennent plus au sérieux et ils ont confiance parce qu'ils savent, le fait d'avoir un enfant, que je suis une personne responsable, une personne qui va se lever le matin à six heures. Ça a comme grandi mon cercle de contacts et de personnes qui me font plus confiance.

Pour conclure, les pères qui semblent le mieux s'en sortir ne se voient pas comme les seuls responsables de leur exclusion du marché du travail, ils s'inscrivent à une formation qualifiante, élaborent une critique du marché de l'emploi et de la place qu'ils peuvent y occuper. Ensuite, les pères qui s'intègrent dans leur milieu pour y jouer un rôle actif en retirent non seulement une valorisation et un certain statut mais aussi une image positive d'eux-mêmes. Enfin, l'intégration permet que la pauvreté n'entraîne pas l'exclusion sociale, ce qui rendrait encore plus difficile l'exercice de la paternité.

Être père et être pauvre de son propre père

La majorité des hommes rencontrés ont une histoire de père absent ou violent. La pauvreté de ce lien semble agir comme un obstacle pour ces hommes qui sont en train de construire un lien de filiation avec leur fils et leur fille. Ils rapportent, pour la plupart, une image négative ou très négative de leur père, séparé ou divorcé de leur mère. Si certains ont retrouvé un père de remplacement, le grand-père ou le nouveau conjoint de leur mère auquel ils se disent très attachés, les autres ont exprimé avoir eu des rapports conflictuels ou très conflictuels avec les conjoints de leur mère.

Pour quelques-uns, l'histoire du lien à leur père est moins sombre. Ils reprochent à ce dernier d'avoir été *uniquement* pourvoyeur ou de s'être désengagé trop tôt selon eux, alors qu'ils atteignaient l'âge de 18 ans. Ils disent avoir encore besoin de leur père et souffrir de la distance qui s'est installée entre eux. Ils aimeraient que leur père soit plus présent comme grand-père pour leur petit-enfant, mais aussi peut-être pour les épauler dans leur propre rôle de père.

De façon générale, les pères craignent de reproduire le modèle de paternité qu'ils ont connu comme fils. Ils ne veulent pas faire comme leur père. Pour ceux qui ont connu cette expérience, ils ne veulent surtout pas être violents ni devenir alcooliques. L'entrée dans la paternité constitue, pour les participants, un moment propice pour s'interroger sur leurs

propres liens de filiation. En réfléchissant à ces liens, ils semblent chercher à construire leur propre destinée comme père, plutôt que de se voir condamnés à reproduire la pauvreté du modèle de père reçu en héritage.

Pour se détacher du poids de leur histoire et se projeter dans leur paternité en développant le lien avec leur enfant, les pères ont recours, dans l'ensemble, à trois principaux procédés :

Vouloir casser la chaîne

Éric, dont le père était très violent, raconte que la violence à laquelle il a été exposé l'a beaucoup marqué. Il a hésité avant de décider d'avoir un enfant. Il se demandait s'il serait à la hauteur, car *il ne voulait pas répéter mais briser la chaîne*. Depuis la naissance de son enfant, il a rompu tous les liens avec son père, car le ressentiment qu'il nourrissait à son égard grugeait son énergie. En se référant à son fils, Éric dit : *Je n'avais pas le choix, ça lui prend un père en santé mentale totale, bondé d'énergie, pas un père qui se promène la langue descendue jusqu'aux genoux de fatigue et de déprime. Ça lui prend un père fort. Il le sent lui.*

Bricoler sa paternité

Pour se construire un modèle de paternité qui soit *convenable* à leurs yeux et auquel ils pourraient se référer, les pères décrivent différents processus :

Réfléchir – Marc a souffert d'avoir été élevé sans père. Il dit :

J'ai pas été bien là-dedans, j'ai souffert et je ne veux pas répéter la même affaire. J'essaie de prendre exemple sur mes expériences pour améliorer sa qualité de vie. Pour moi, c'est important. Je sais qu'il y a des affaires qui viennent bouleverser notre relation. Sur certains points, ça me pose des questionnements, ça vient me chercher. J'essaie tout le temps de prendre du recul et de regarder ça, de penser à ce qui serait mieux, d'arranger ça à mesure que ça arrive. Plus loin, il y a des affaires que j'identifie que j'ai manqué et que probablement il a besoin.

Se voir comme fils blessé, mais capable de puiser dans l'amour reçu – Deux pères décrivent leur mère comme un être exceptionnel qui les a aimés et protégés. Un autre décrit de la même façon ses grands-parents. Alors, le père absent ou violent cède la place à l'adulte aimant pour guider la construction du lien à son propre enfant. Carl n'a pas connu son père. Il a été violenté par son beau-père et négligé par sa mère toxicomane. Mais il puise dans l'amour reçu de ses grands-parents : *Ils avaient beaucoup d'amour à donner eux autres, c'est peut-être pour ça que j'en donne beaucoup. Plus loin : quand j'ai eu ma fille, ça a tout changé, c'est comme si c'était pas grave que j'aie pas eu de père. Ce n'est pas grave que mon père n'ait pas pu me donner ce qu'il avait à me donner, mon grand-père m'en a donné tout autant.*

Se mettre à la place de son enfant pour tenter d'identifier ce qui est attendu du père – Mathieu explique que : *c'est en étant père que j'apprends c'est quoi avoir un père parce que j'en ai jamais eu [...] je m'imagine un peu à leur place et j'apprends. Plus loin, je ne peux pas transmettre ce que je n'ai pas reçu, mais je peux transmettre ce que j'ai appris par moi-même.*

Assembler des idées sur la manière d'être père provenant de plusieurs sources – Tony voit la paternité comme quelque chose à *inventer*, à *construire*. Simon dit qu'il observe souvent les autres pères autour de lui, même des inconnus. Il porte un jugement sur leur façon de faire avec les enfants et en tire des conclusions pour alimenter sa façon d'exercer son rôle. Mathieu exprime explicitement ce processus :

J'ai pas de modèle en tant que tel. Je vois les pères de mes amis, je les vois qui font de quoi avec leur fils et ça me donne une idée. Je vais chez un autre, ça me donne d'autres idées. J'assemble ces idées dans un paquet et je sors mes propres idées, mais qui se rattachent toujours aux idées des autres, veux, veux pas. J'ai mon beau-père aussi que je peux dire que je me fie un peu sur lui.

Demander de l'aide

Quelques pères ont indiqué qu'ils pouvaient trouver dans leur foi un réconfort et un appui. Éric dit :

J'ai tellement demandé au Seigneur fort de briser cette chaîne-là. Je me suis reviré plutôt du côté de ma mère qui m'a beaucoup inspiré, elle nous a tellement donné d'amour [...] il faut s'entendre, je ne suis pas un plogué sur le bon Dieu [...] mais ça peut donner de la force parce que je crois, j'ai la foi.

Plus rarement, les pères ont demandé une aide psychosociale. Bob décrit ainsi la détresse qui l'a amené à demander et à obtenir de l'aide psychosociale. Je ne veux pas *devenir sauvage* comme mon père violent. Il craint de *faire comme lui*, parce que *j'ai appris de même : battre parce qu'il avait été battu*. Croyant que, *lorsque t'es choqué, tu fais n'importe quoi*. Il veut éviter de *pogner les nerfs*.

Pour conclure, les résultats invitent à écouter les craintes et même la détresse des pères, comme leur détermination. Les pères réfléchissent aux moyens de renforcer le lien qui les unit à leur enfant. Ils veulent construire leur paternité, non pas dans le vide ni à partir d'un modèle imposé, mais à partir d'eux-mêmes, de l'amour reçu, de leurs actions, de leurs réflexions en puisant la matière première dans leur environnement. Le processus de construction d'un modèle de référence semble toutefois plus difficile pour les pères qui, dans leur enfance, ont été peu aimés ou doublement, triplement blessés.

TABLEAU SYNTHÈSE

Stratégies déployées par les pères pour faire face à la pauvreté

Obstacles	Stratégies	
Être père et ... <i>manquer d'argent.</i>	Être un père responsable ; s'approprier le rôle de pourvoyeur.	<ul style="list-style-type: none"> - Faire gérer le budget par le conjoint le moins <i>gaspilleux.</i> - Établir des priorités de dépenses. - Accepter de se priver. - Être discipliné et tout faire pour s'en sortir.
Être père et ... occuper une position sociale dévalorisée et dévalorisante .	Consolider son identité social.	<ul style="list-style-type: none"> - S'inscrire à une formation qualifiante. - Être critique au regard du marché du travail. - S'intégrer socialement. - Voir dans la paternité un moyen d'intégration sociale.
Être père et... <i>être pauvre de son propre père.</i>	Établir un lien filial avec son enfant.	<ul style="list-style-type: none"> - Vouloir casser la chaîne. - Bricoler sa paternité : réfléchir, puiser dans l'amour reçu, se mettre à la place de son enfant pour comprendre ce qui est attendu du père, assembler des idées sur la manière d'être père de sources différentes. - Demander de l'aide.

Discussion

Après quelques éléments méthodologiques, les résultats sont discutés au regard d'autres recherches québécoises auprès de parents en milieu défavorisé, pour insister par la suite sur deux éléments, soit l'appropriation du rôle de pourvoyeur et la paternité comme un projet.

Quelques éléments méthodologiques

Cette étude qualitative exploratoire auprès d'un petit échantillon d'informateurs clés ne prétend aucunement cerner l'ensemble des réalités des pères de jeunes enfants vivant en milieu défavorisé. Elle vise plutôt à révéler une pluralité de façons d'être père dans un contexte hautement vulnérable de contraintes et de pressions imputables à la pauvreté.

Il faut souligner les conséquences des choix méthodologiques opérés au cours de la recherche. Les critères de sélection ont très probablement joué en faveur d'une représentation au sein des informateurs clés de pères impliqués dans la vie familiale. En effet, opter pour des pères vivant en couple avec leur premier enfant biologique orientait vers une situation conjugale et familiale d'emblée favorable à une présence du père à l'enfant,

voire à son engagement. Ces critères ont également eu une incidence sur la *pauvreté* des pères recrutés, au sens de Castel (1994). En effet, choisir, parmi les pères pauvres et exclus du marché du travail, ceux qui vivaient en couple avec leur enfant, guidait vers le recrutement d'hommes qui, malgré leur marginalité, étaient susceptibles, selon leur situation, d'être *insérés dans un tissu de relations* familiales et sociales.

Le fait d'avoir accepté de participer à l'étude peut être également interprété comme un biais favorable de sélection, traduisant un intérêt pour la question de la paternité et éventuellement une volonté de s'impliquer comme père. Il est possible de croire que l'attrait de la compensation financière offerte aux participants ait pu contribuer à réduire, du moins partiellement, ce biais. Enfin, les conditions entourant l'entretien influencent les participants. Dans le cas présent, les pères ont été informés que les chercheurs étaient liés par la Loi de la protection de la jeunesse. Dans quelle mesure cette information a amené des pères à taire certaines choses craignant être considérés comme des pères indignes ? On l'ignore. Cependant, les participants étaient informés qu'ils pouvaient en tout temps refuser de répondre à une question, d'aborder un sujet et choisir d'interrompre l'entrevue. L'échange développé dans ces conditions, loin d'avoir restreint le contenu des entrevues, semble, au contraire, avoir permis de l'enrichir.

La parole des pères défavorisés est-elle crédible ?

Mise en rapport avec d'autres recherches

La présentation souhaitée des résultats aux pères participants n'a pas eu lieu. Par ailleurs, les données préliminaires ont été présentées et discutées avec des intervenants et des chercheurs. Les résultats, non formellement triangulés avec d'autres sources, ont été mis en rapport avec deux études qualitatives québécoises menées auprès de parents en extrême pauvreté : *Être père en milieu d'extrême pauvreté* (Ouellet et Goulet, 1998) et *Extrême pauvreté, maternité et santé* (Colin *et al.*, 1992).

De cet exercice, on retient les points de convergence suivants. Les pères défavorisés rencontrés, tout comme les mères en extrême pauvreté (Colin, 1992), font preuve d'un réel potentiel de réflexibilité, de détermination et de mobilisation. Tout comme les pères rencontrés, les mères vivant sous le seuil de la pauvreté « craignent sans cesse de manquer d'argent, que la famille soit privée de nourriture et font preuve d'imagination et de débrouillardise pour joindre les deux bouts », en recourant à divers moyens pour composer avec leur réalité (Colin *et al.*, 1992, p. 38-39). Comme les pères défavorisés interrogés par Ouellet et Goulet

(1998), la majorité des pères rencontrés ont vécu une enfance sans père, parfois dans l'instabilité et la violence et aspirent profondément à être différents de leur propre père. Les hommes en contexte de pauvreté partagent avec les mères défavorisées « ce profond désir de ne pas reproduire la situation vécue durant leur enfance » (Colin *et al.*, 1992, p. 78).

En accord avec les résultats obtenus, la venue d'un enfant représente bien souvent, pour plusieurs pères défavorisés rencontrés par Ouellet et Goulet (1998), « l'événement par excellence qui va déclencher ou renforcer leur désir de s'insérer socialement ». Cette intégration leur conférant un statut social et une dignité qui permet à certains de se voir autrement que comme des *assistés*. Cet élan des pères défavorisés vers une intégration sociale après la naissance de leur enfant les distingue nettement des mères qui, légitimées socialement de rester à la maison pour élever leurs enfants, perçoivent la maternité et le soin aux enfants comme la principale source de reconnaissance sociale. « La maternité est en quelque sorte un moyen privilégié d'accéder à la vie adulte : l'enfant donne un statut social reconnu, celui d'être parent » (Colin et Desrosiers, 1989, p. 26).

Par contre, les résultats obtenus au sujet de la gestion familiale de la pauvreté diffèrent des données de Colin *et al.* (1992) qui soulignent que « le soin de gérer le budget revient aux femmes » faisant d'elles « les gestionnaires de la pauvreté ». Selon les pères rencontrés, la gestion du budget, loin d'être attribuée de façon systématique à la mère, repose davantage sur les compétences du conjoint le moins *gaspilleux* et sur la confiance que l'autre lui accordera.

Revoir le sens donné au terme « pourvoir »

Il serait tentant de croire, comme Lévesque (1994), que ces hommes sans salaire et dont le revenu est nettement sous le seuil de la pauvreté, se considèrent *amputés du rôle de pourvoyeur*. Le *Petit Robert* (1996) définit le terme *pourvoir* comme « l'action de fournir ou faire le nécessaire pour quelqu'un ». Les pères rencontrés déclarent jouer un rôle actif pour assumer leur responsabilité parentale en subvenant aux besoins essentiels de leur enfant. Ainsi, avec leur conjointe, ils *pourvoient* activement à la sécurité et au bien-être de leur enfant.

Il est important d'insister cependant sur le sens que les pères accordent à cette gestion serrée de la pauvreté, nécessaire pour subvenir aux besoins des enfants, et aux privations qu'elle engendre. En effet, pour ces hommes, la privation personnelle ne semble tolérable et ne prend de la valeur que si, précisément, elle s'intègre à leur rôle de père.

La paternité comme un projet

Enfin, la recherche révèle que la majorité des pères défavorisés envisagent la paternité avec leur enfant comme un projet, tout comme les hommes interrogés par Ouellet et Goulet (1998). Glanant dans leurs souvenirs d'enfance des parcelles d'amour, faisant preuve d'une capacité de réflexibilité au regard de leurs propres conduites et de celles des autres hommes autour d'eux, ils s'activent à *se bricoler* un modèle de père. Ainsi à défaut d'avoir reçu des modèles en héritage, les pères défavorisés créent leurs propres repères à partir desquels ils construisent leur projet de paternité.

Selon René *et al.* (1999), l'amorce du projet se manifeste souvent par la capacité de l'individu à intégrer petit à petit son histoire et à s'en distancier, tout en s'appuyant sur son passé et sur son expérience antérieure pour y puiser des ressources. Les stratégies développées par les pères pour faire face à leur histoire illustrent bien cet usage de la mise à distance et de la recherche de moyens leur permettant de se construire un modèle de paternité. Boutinet (1989) souligne à cet égard que *le projet* force l'individu « à tirer pour le futur, le meilleur de son histoire personnelle ».

Toutefois, le processus de construction d'un modèle de référence semble plus difficile pour les pères qui, dans leur enfance, ont été peu aimés ou doublement, triplement blessés. Pour certains, l'héritage semble trop lourd pour avancer. Selon Lacharité (2000), les hommes défavorisés rencontrés se distinguent dans l'ensemble des pères en difficulté du réseau de la Protection de la jeunesse. Comme si leur histoire de fils tirait leur propre paternité vers le bas, faisant obstacle à l'émergence de projet. En effet, plus marqués par leur histoire personnelle, ces derniers vivent davantage leur paternité selon un mode de survie, susceptible de contribuer davantage à une possible reproduction intergénérationnelle.

CONCLUSION

Ce n'est pas parce que ce sont des pères pauvres et sans travail qu'ils *n'ont pas d'allure*. Mais *avoir de l'allure* ne signifie pas qu'ils n'ont pas de difficultés dans l'exercice de leur paternité. Coincés entre leurs aspirations et leurs réalités, certains pères avouent leurs angoisses. La précarité économique est très lourde à porter ; plusieurs sont découragés et démotivés face au marché du travail ; d'autres expriment leurs peurs de reproduire les modèles qu'ils ont vécus. En revanche, ils ont des forces sur lesquelles ils peuvent s'appuyer. Bon nombre d'entre eux ont développé des stratégies pour gérer de façon responsable leur situation de pauvreté économique, résister à l'exclusion sociale et se bricoler un modèle de père convenable

pour leur enfant. Ils voient leur paternité avec leur enfant comme un projet. D'autres questions se profilent : Comment éviter que, malgré leur détermination, ils basculent vers un désengagement de leurs obligations parentales et une rupture de lien avec leur enfant ? Comment soutenir ces hommes défavorisés dans leur projet de paternité ?

BIBLIOGRAPHIE

- Aber J.L., N.G. Bennett *et al.* (1997). « The effects of poverty on child health and development », *Annu. Rev. Public Health*, 18, p. 463-483.
- Black M., H. Dubowitz et R.H. Starr (1997). « African American father in low-income, urban families : development behavior and home environment of their 3 year-old children », *Child. Dev.*, 70, p. 967-978.
- Bouchard, C. (1989). « Lutter contre la pauvreté ou ses effets ? Les programmes d'intervention précoce », *Santé mentale au Québec*, XIV(2), p. 138-149.
- Boulte, P. (1995). *Individu en friche*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Boutinet J.P. (1989). « Histoire et projet », dans G. Pineau et G. Jobert, coordonnateurs, *Les histoires de vie*, tome II, Actes du colloque *Les Histoires de vie en formation*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Castel, R. (1994). « La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation », *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 15 p.
- Colin, C., F. Ouellet, G. Boyer et C. Martin (1992). *Extrême pauvreté, maternité et santé*, Montréal, Saint-Martin, 259 p.
- Colin, C. et H. Desrosiers (1989). *Naître égaux et en santé*, Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux, 153 p.
- Desmarais, D. *et al.* (1997). *Les 15-19 ans dans Détresse psychologique et insertion sociale des jeunes adultes : un portrait complexe, une responsabilité collective* (2000), Comité de la santé mentale du Québec, Les Publications du Québec, p. 55-56.
- Dubowitz, H. *et al.* (2000). « Fathers and Child Neglect », *Arch. Pediatr. Adolesc. Med.*, 154.
- Dulac, G. (1993). *La paternité : Les transformations sociales récentes*, Conseil de la famille, 13 p.
- Gillham, B., G. Tanner *et al.* (1998). « Unemployment rates, single parent density, and indices of child poverty : Their relationship to different categories of child abuse and neglect », *Child Abuse and Neglect*, 22, p. 79-90, cité dans K. Secombe (2000), *Families in poverty in the 1990's : Trends, causes, consequences, and lessons learned*, *Journal of Marriage and the Family*, 62, p. 1094-1113.
- Gouvernement du Québec, Institut de la statistique du Québec (2000). *Étude longitudinale du développement des enfants du Québec (ELDEQ 1998-2002) : Milieux de vie : la famille, la garde et le quartier*, 1(2).

- Gouvernement du Québec, Institut de la statistique du Québec (2000). *Étude longitudinale du développement des enfants du Québec (ELDEQ 1998-2002) : Conduites parentales et relations familiales, 1(10)*.
- Gouvernement du Québec, Comité de la santé mentale du Québec (2000). *Détresse psychologique et insertion sociale des jeunes adultes : un portrait complexe, une responsabilité collective*, Québec, Les Publications du Québec, p. 55-56.
- Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux (1993). *Politique de périnatalité*, 101 p.
- Gouvernement du Québec, Rapport du groupe de travail pour les jeunes (1991). *Un Québec fou de ses enfants*, p. 77-91.
- Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux (1997). *Priorités nationales de santé publique 1997-2002*, p. 36-39.
- Haan, M., G.A. Kaplan et T. Camacho (1987). « Poverty and Health : Prospective Evidence from Alameda County Study », *Am J. Epidemiol*, 125, p. 989-998, cité dans C. Colin, F. Ouellet, G. Boyer et C. Martin (dir.) (1992). *Extrême pauvreté, maternité et santé*, Montréal, Saint-Martin, 259 p.
- Halpern, R. (1993). « Poverty and Infant Development », dans Charles H. Zeanah Jr. (dir.), *Handbook of Infant Mental Health*, New York, Guilford Press, p. 73-86.
- Harris K.M., et J.K. Marmen (1996). « Poverty, Paternal Involvement, and Adolescent Well-Being », *Journal of Family Issues*, 17(5), p. 614-640.
- Huberman A.M. et M.B. Miles (1991). *Analyse des données qualitatives. Recueil de nouvelles méthodes*, Pédagogies en développement, Méthodologie de la recherche, Bruxelles, De Boeck Université, 480 p.
- Jones, L. (1991). « Unemployed Fathers and their Children : Implications for Policy and Practice », *Child and Adolescent Social Work*, 8, p. 101-116.
- Jones, L. (1990). « Unemployment and Child Abuse », *Families & Society*, 7(1), p. 579-586.
- Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- Lacharité, C. (2000). *Conférence : Comprendre les pères de milieux défavorisés*, Présences de pères, Actes du premier Symposium national, Montréal, p. 57-61.
- Lacharité, C. et D. Lachance (1998). « Perception de la participation du père à la vie familiale dans les familles manifestant des difficultés psychosociales », dans L.S.Éthier et J. Alary (dir.), *Actes du 4^e Symposium québécois de recherche sur la famille*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 136 p.
- Lamb, M.E., J.H. Pleck, E.L. Charnov et L.A. Levine (1987). « A biosocial perspective on paternal behavior and involvement », dans J.B. Lancaster, J. Altman, A.S. Rossi et L.R. Sherrod (dir.), *Parenting accross the lifespan : Biosocial dimensions*, New York, Aldine de Gruyter, p. 111-142.
- Le Gall, D. (1987). « Les récits de la vie : approcher le social par le pratique », dans J.-P. Deslauriers (dir.), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 35-48.
- Lévesque, P.-A. (1994). Colloque « Père à part entière », Communication : *La paternité chez des hommes vivant en milieu défavorisé : une recherche exploratoire auprès d'intervenants sociaux*.

- Lewis, C. (1997). « Fathers and pre-schoolers », dans M.E. Lamb (dir.), *The Role of the father in Child Development*, New York, John Wiley and Sons, p. 121-142.
- Liebow, E. (1967) cité dans Erickson R.J. et V. Gecas (1991). « Social Class and Fatherhood », dans F.W. Bozett et S.M.H. Hanson (dir.), *Fatherhood and Families in Cultural Context*, New York, Springer Publishing Company, p. 114-135.
- Marsiglio, W. (1999). « Paternal Engagement Activities with Minor Children », *Journal of Marriage and the Family*, 53, p. 973-986.
- Marsiglio, W., P. Amato, R.D. Day et M.E. Lamb (2000). « Scholarship on Fatherhood in the 1990's and Beyond », *Journal of Marriage and the Family*, 62, p. 1173-1191.
- McBride, B.A. (1989). « Interaction, accessibility and responsibility: A review of father involvement and how to encourage it », *Young Children*, 44, p. 13-19.
- McLoyd, V.C. (1989). « Socialization and development in a changing economy: The effects of paternal job loss and income loss on children », *American Psychologist*, 44, p. 293-302, cité dans J. Fagan (2000), « Head Start Fathers' Daily Hassles and Involvement With Their Children », *Journal of Family Issues*, 21(3), avril, p. 329-346.
- Ménard, A.-M. (1999). *La vision du rôle paternel et les pratiques auprès des pères de milieux défavorisés d'infirmières œuvrant dans les services de périnatalité en CLSC*, Mémoire de maîtrise en psychologie, Université du Québec à Montréal.
- Mrazek, P.J. (1993). « Maltreatment and Infant Development », dans Charles H. Zeanah Jr. (dir.), *Handbook of Infant Mental Health*, New York, Guilford Press, p. 159-171.
- Ouellet, F. et C. Goulet (1998). *Être père en milieu d'extrême pauvreté*, Projet Pôpa (en préparation), Direction de santé publique de Montréal-Centre et Université de Montréal, 8 p.
- Palkovitz, R. (1997). « Reconstructing involvement: Expanding conceptualizations of men's caring in contemporary families », dans A.J. Hawkins et D.C. Dollahite (dir.), *Generative fathering: Beyond deficit perspectives*, New York, Sage Publications, p. 200-216.
- René, J.-F., S. Garon, F. Ouellet, D. Durand et R. Dufour (document interne, 1999). *Être pauvre avec des enfants aujourd'hui: repères pour un processus de devenir sujet*. Texte à paraître dans H. Dorvil et R. Mayer (dir.), *Nouvelle configuration des problèmes sociaux aujourd'hui*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- Secombe, K. (2000). « Families in poverty in the 1990's: Trends, causes, consequences, and lessons learned », *Journal of Marriage and the Family*, 62, p. 1094-1113.
- Steinhaeur, P.D. (1995). « The effect of growing up in poverty on developmental outcomes in children », *Académie canadienne de pédopsychiatrie, Bulletin pédopsychiatrique canadien*, 4(2), p. 32-39.
- Turcotte, G. (1994). « L'implication paternelle: Déterminants et modèles d'intervention », *Les cahiers du GRAVE*, 1(4).